

# Jack

---



Alphonse Daudet

# Jack

[Pages de titre](#)

[Première partie](#)

[Deuxième partie](#)

[Troisième partie](#)

[Page de copyright](#)

**Alphonse Daudet**

**Jack**

**Jack**

Édition de référence :  
Paris, Alphonse Lemerre, Éditeur, 1885.

*Ce livre de pitié,  
de colère et d'ironie  
est dédié*

**à Gustave Flaubert**

*mon ami et mon maître*  
Alphonse Daudet

## Première partie

### I

#### *La mère et l'enfant*

- Par un *K*, monsieur le supérieur, par un *K* ! Le nom s'écrit et se prononce à l'anglaise... comme ceci, Djack... Le parrain de l'enfant était anglais, major général dans l'armée des Indes... lord Peambock... Vous connaissez peut-être ? un homme tout à fait distingué et de la plus haute noblesse, oh ! mais, vous savez, monsieur l'abbé, de la plus haute... Et quel valseur !... Il est mort, du reste, d'une façon bien affreuse, à Singapore, il y a quelques années, dans une magnifique chasse au tigre qu'un rajah de ses amis avait organisée en son honneur... Ce sont de vrais monarques, il paraît, ces rajahs... Celui-là surtout est très renommé là-bas... Comment donc s'appelle-t-il ?... attendez donc... Mon Dieu ! J'ai son nom au bout de la langue... Rana... Rama...

- Pardon, madame, interrompit le recteur, souriant malgré lui de cette volubilité de paroles et de ce perpétuel sautellement d'une idée à une autre... Et après Jack, qu'est-ce que nous mettrons ?

Accoudé sur le bureau où tout à l'heure il écrivait, la tête légèrement inclinée, le digne prêtre regardait d'un coin d'œil aiguisé de malice et de pénétration ecclésiastique la jeune femme assise devant lui avec son Jack (par un *K*), debout à côté d'elle.

C'était une élégante personne d'une mise irréprochable, bien au goût du jour et de la saison, - on était en décembre 1858 ; - il y avait même dans le moelleux de ses fourrures, dans la richesse de sa toilette noire et l'originalité discrète de son chapeau, le luxe tranquille de la femme qui possède une voiture et qui passe de la netteté de ses tapis aux coussins de son coupé sans subir la transition banale de la rue.

Elle avait la tête très petite, ce qui fait paraître les femmes toujours plus grandes, un joli visage duveté comme un fruit, mobile, souriant, illuminé par deux yeux naïfs et clairs et des dents très blanches, montrées à tout propos. Cette mobilité de ses traits semblait extrême, et je ne sais quoi dans cette physionomie plaisante, peut-être la lèvre inférieure légèrement détendue par un perpétuel besoin de parler, peut-être le front étroit sous le brillant des bandeaux, indiquait l'absence de réflexion, un esprit un peu borné, et expliquait les parenthèses ouvertes à tout moment dans la conversation de cette jolie personne, comme ces petits paniers japonais de grandeur calculée qui rentrent tous les uns dans les autres, et dont le dernier est toujours vide.

Quant à l'enfant, figurez-vous un bambin de sept à huit ans, efflanqué, poussé trop vite, habillé à l'anglaise comme le voulait le *K* de son nom de Jack, les jambes à l'air, une toque à chardon d'argent et un plaid. Le costume était peut-être de son âge, mais il semblait en désaccord avec sa longue taille et son cou déjà fort. Ses mollets musclés et gelés dépassaient de chaque côté son ajustement grotesque dans un élan maladroit de croissance en révolte. Il en était embarrassé lui-même. Gauche, timide, les yeux baissés, il glissait de temps en temps sur ses jambes nues un regard désespéré, comme s'il eût maudit dans son cœur lord Peambock et toute l'armée des Indes qui lui valaient d'être affublé ainsi.

Physiquement, il ressemblait à sa mère, avec quelque chose de plus fin, de plus distingué, et toute la transformation d'une physionomie de jolie femme à celle d'un homme intelligent. C'était le même regard, plus profond, le même front, mais élargi, la même bouche resserrée par une expression plus sérieuse.

Sur le visage de la femme, les idées, les impressions glissaient sans laisser une trace ni une ride, avec tant de hâte, si vite chassées l'une par l'autre, qu'elle semblait

toujours garder dans ses yeux l'étonnement de leur fuite. Chez l'enfant, au contraire, on sentait que la pensée était à demeure, et même son air un peu trop réfléchi eût inquiété, s'il n'avait pas été joint à une certaine paresse d'attitudes, un alanguissement de tout ce petit être, les mouvements câlins et timides du garçon élevé dans les jupes de sa mère.

En ce moment, appuyé contre elle, une main glissée dans son manchon, il l'écoutait parler, plein d'une admiration muette, et de temps en temps regardait le prêtre et tout ce qui l'entourait d'un air curieux, comprimé et craintif.

Il avait promis de ne pas pleurer.

Quelquefois cependant un soupir étouffé, comme le reste d'un sanglot, le secouait des pieds à la tête. Alors le regard de la mère se posait sur lui, et semblait dire :

« Tu sais ce que tu m'as promis... » Aussitôt l'enfant refoulait son soupir et ses larmes ; mais on sentait en lui un grand chagrin, cette cruelle impression d'exil et d'abandon que la première pension cause aux petits qui ont vécu tard près du foyer.

Cette investigation de la mère et de l'enfant, que le prêtre avait faite en quelques minutes, aurait pu satisfaire un observateur superficiel ; mais le père O... qui dirigeait depuis plus de vingt-cinq ans l'aristocratique institution des Jésuites de Vaugirard, était trop au courant du monde, il connaissait trop bien la haute société parisienne et toutes ses nuances de langage et de tenue, pour ne pas avoir deviné dans la mère du nouvel élève qui lui arrivait une cliente d'un genre particulier.

L'aplomb avec lequel elle était entrée dans son cabinet, aplomb trop visible pour être vrai, sa façon de s'asseoir en se renversant, ce rire jeune un peu forcé qu'elle avait, et surtout ce flot de paroles débordantes sous lequel on aurait dit qu'elle dissimulait l'embarras d'une pensée cachée, tout mettait le prêtre en méfiance. Malheureusement, à Paris, les mondes sont si mêlés, la communauté des plaisirs, des

toilettes, des promenades, a fait la ligne de démarcation si mince et si facilement franchie entre les femmes à la mode de la bonne et de la mauvaise société, entre une lorette qui se tient et une marquise qui s'abandonne, que les plus experts, à première vue, peuvent s'y tromper ; et voilà pourquoi le prêtre considérait cette femme avec tant d'attention.

Ce qui déconcertait surtout son examen, c'était le décousu de la conversation. Comment avoir le temps de se reconnaître au milieu de ces caprices, de ces volte-face, de ces bonds d'écureuil en cage ? Pourtant son jugement, qu'on essayait peut-être de dérouter, était déjà à moitié fait. L'attitude embarrassée de la mère, quand il lui demanda quel était, avec Jack, l'autre nom de l'enfant, acheva de le fixer.

Elle rougit, se troubla, hésita une seconde.

- C'est vrai, dit-elle, excusez-moi... Je ne me suis pas encore présentée... Où donc ai-je la tête ?

Et tirant de sa poche un mignon porte-cartes en ivoire, parfumé comme un sachet, elle y prit une carte sur laquelle s'étalait en lettres allongées ce nom souriant et insignifiant :

IDA DE BARANCY

Le recteur eut un singulier sourire.

- C'est aussi le nom de l'enfant ? demanda-t-il.

La question était presque impertinente. La dame le comprit, se troubla encore davantage et cacha son embarras sous un grand air de dignité :

- Mais... certainement, monsieur l'abbé... certainement.

- Ah ! dit le prêtre d'une voix grave.

C'était lui maintenant qui ne savait plus comment exprimer ce qu'il avait à dire. Il roulait la carte entre ses doigts, avec ce petit frémissement des lèvres de l'homme qui comprend la valeur et l'effet des paroles qu'il va prononcer.

Tout à coup, il se leva, s'approcha d'une des hautes portes-fenêtres qui donnaient de plain pied sur un grand jardin planté de beaux arbres et tout empourpré par un rouge soleil d'hiver, puis frappa un léger coup à la vitre. Une silhouette noire passa devant les fenêtres, et un jeune prêtre apparut presque aussitôt dans le cabinet.

- Tenez, mon bon Duffieux, dit le supérieur, promenez un peu cet enfant... Montrez-lui notre église, nos serres... Il s'ennuie là, ce pauvre petit homme...

Jack crut que l'on prenait ce prétexte de promenade pour couper court aux adieux pénibles de la séparation, et son regard eut une telle expression de désespoir et d'effroi, que le bon prêtre le rassura doucement :

- N'aie pas peur, mon petit Jack... ta mère ne s'en ira pas... tu vas la retrouver ici.

L'enfant hésitait encore.

- Allez, mon cher !... fit M<sup>me</sup> de Barancy avec un geste de reine.

Aussitôt il sortit sans un mot, sans une plainte, comme s'il était déjà assoupli par la vie et préparé à toutes les servitudes.

Quand il fut dehors, il y eut dans le cabinet un moment de silence. On entendait les pas de l'enfant et de son compagnon s'éloigner en criant sur le sable durci par le froid, le pétilllement du feu, des piaillements de moineaux dans les branches, des pianos, des voix, le murmure d'une maison pleine, tout le train, assourdi par l'hiver et les fenêtres closes, d'un grand pensionnat à l'heure de l'étude.

- Cet enfant a l'air de bien vous aimer, madame, dit le recteur, que la grâce et la soumission de Jack avaient touché.

- Comment ne m'aimerait-il pas ? répondit M<sup>me</sup> de Barancy peut-être un peu trop mélodramatiquement ; le pauvre cher n'a que sa mère au monde !



- Ah ! vous êtes veuve ?

- Hélas ! oui, monsieur le supérieur... Mon mari est mort, il y a dix ans, l'année même de notre mariage, et dans des circonstances bien douloureuses... Ah ! monsieur l'abbé, les romanciers qui vont chercher si loin les aventures de leurs héroïnes ne se doutent pas que la plus simple vie peut quelquefois défrayer dix romans... Mon existence en est bien la preuve... Voici : M. le comte de Barancy appartenait, comme son nom peut vous l'apprendre, à une des plus anciennes familles de Touraine...

Elle tombait mal. Justement le père O... était né à Amboise et connaissait à fond toute la noblesse de sa province. À l'instant même, le comte de Barancy alla rejoindre dans les doutes et les défiances de son esprit le major général Peambock et le rajah de Singapore. Il n'en laissa pourtant rien paraître et se contenta d'interrompre doucement la soi-disant comtesse :

- Ne croyez-vous pas comme moi, madame, demanda-t-il, qu'il y aurait de la cruauté à éloigner sitôt de vous un enfant qui vous semble si attaché ? Il est bien jeune encore. Et puis serait-il assez fort pour supporter la douleur d'une telle séparation ?...

- Mais vous vous trompez, monsieur, répondit-elle très naïvement. Jack est un enfant très robuste. Il n'a jamais été malade. Un peu pâlot peut-être, mais cela tient à l'air de Paris, auquel il n'est pas habitué.

Ennuyé de voir qu'elle ne saisissait pas sa pensée à demi mot, le prêtre reprit en accentuant la note :

- D'ailleurs, pour le moment, nos dortoirs sont pleins... la saison scolaire est déjà très avancée... Nous avons même dû renvoyer des élèves nouveaux à l'année prochaine... Je vous serai fort obligé d'attendre jusqu'à cette époque. Peut-être alors pourrons-nous essayer... Pourtant, je ne réponds de rien.

Elle avait compris.

- Ainsi, dit-elle en pâissant, vous refusez de recevoir mon fils ? Refuserez-vous aussi de me dire pourquoi ?

- Madame, répondit le prêtre, j'aurais donné tout au monde pour que cette explication n'eût pas lieu ; mais, puisque vous m'y forcez, il faut bien vous apprendre que la maison que je dirige exige des familles qui lui confient leurs enfants des conditions de moralité exceptionnelles... Il ne manque pas, à Paris, d'institutions laïques où votre petit Jack trouvera tous les soins qui lui sont nécessaires ; mais, chez nous, cela est impossible. Je vous en conjure, ajouta-t-il à un mouvement de protestation indignée, ne me faites pas m'expliquer davantage... Je n'ai le droit de rien vous demander, de rien vous reprocher... Je regrette la peine que je vous fais en ce moment, et croyez bien que la rigueur de mon refus m'est aussi pénible qu'à vous.

Pendant que le prêtre parlait, le visage de M<sup>me</sup> de Barancy avait passé par toutes les expressions de douleur, de dédain, de confusion. D'abord elle avait essayé de faire bonne contenance, gardant la tête droite et le masque mondain bien attaché ; mais les paroles bienveillantes du recteur, tombant sur cette âme enfantine, la firent se fondre tout à coup en plaintes, en larmes, en aveux, en expansions bruyantes et désolées.

Oh ! oui, allez, elle était malheureuse. On ne savait pas tout ce qu'elle avait souffert déjà pour cet enfant...

Eh bien, oui ! le pauvre cher petit être n'avait pas de nom, pas de père ; mais était-ce une raison pour lui faire un crime de son malheur et le rendre responsable de la faute de ses parents ? « Ah ! monsieur l'abbé, monsieur l'abbé, je vous en prie... »

Tout en parlant, par un mouvement d'abandon qui aurait pu faire sourire dans une circonstance moins grave, elle avait pris la main du prêtre, une belle main d'évêque, douillette et blanche, que le bon père essayait de dégager doucement, non sans un peu d'embarras.

- Calmez-vous, ma chère dame..., disait-il effrayé de ces effusions, de ces larmes ; car elle pleurait comme un enfant qu'elle était, avec des sanglots, des suffocations, le laisser-aller naïf d'une nature un peu vulgaire.

Le pauvre homme pensait : « Qu'est-ce que je vais devenir, mon Dieu, si cette dame se trouve mal ? »

Mais les mots qu'il employait à la calmer l'excitaient encore.

Elle voulut se justifier, expliquer des choses, raconter sa vie, et, bon gré mal gré, le supérieur fut obligé de la suivre dans un récit obscur, entrecoupé, haletant, interminable, où elle se lança tout éperdue, cassant à chaque pas le fil conducteur, sans se préoccuper de savoir comment elle remonterait à la lumière.

« Ce nom de Barancy n'était pas le sien... Oh ! si elle avait pu dire son nom, à elle, on aurait été bien étonné. Mais l'honneur d'une des plus anciennes familles de France, vous entendez bien, une des plus anciennes, était attaché à ce nom-là, et on la tuerait plutôt que de le lui arracher. »

Le recteur voulut protester, l'assurer qu'il ne tenait à rien lui arracher du tout ; mais il ne parvint même pas à se faire entendre. Elle était lancée, et l'on eût arrêté plus facilement les ailes d'un moulin à vent à toute volée que cette parole qui tourbillonnait dans le vide. Ce qu'elle semblait tenir à prouver surtout, c'est qu'elle appartenait à la plus haute noblesse, que son infâme séducteur, lui aussi, portait de quelque chose sur je ne sais trop quoi, et que, d'ailleurs, elle avait été victime d'une fatalité inouïe.

Que fallait-il croire de tout cela ? Pas un mot, probablement, car les réticences, les contradictions abondaient dans ce discours incohérent. Il en ressortait pourtant quelque chose de sincère, d'ému, de touchant même, l'amour de cette mère et de cet enfant. Ils avaient toujours vécu ensemble. Elle le faisait travailler à la maison avec des maîtres, et ne voulait s'en séparer qu'à cause de

cette intelligence qui s'éveillait trop, de ces yeux qui s'ouvraient, et contre lesquels on ne saurait prendre trop de précautions.

- La meilleure de toutes, dit le prêtre gravement, serait de ne rien garder d'irrégulier dans votre vie, de rendre votre maison digne de l'enfant qui l'habite.

- C'est là ma préoccupation constante, monsieur l'abbé, répondit-elle... À mesure que Jack grandit, je me sens devenir plus sérieuse. D'ailleurs, d'un jour à l'autre, ma situation se trouvera régularisée... Il y a une personne qui depuis longtemps me sollicite... Mais, en attendant, j'aurais voulu éloigner l'enfant, l'écarter de ma vie encore troublée, lui faire donner une éducation aristocratique et chrétienne digne du grand nom qu'il devrait porter... J'avais pensé que nulle part il ne serait aussi bien qu'ici pour cela ; mais voilà que vous le repoussez et que du même coup vous découragez la mère de toutes ses bonnes intentions...

Ici, le recteur parut ébranlé. Il hésita une minute, puis la regardant jusqu'au fond des yeux :

- Eh bien, soit, madame ; puisque vous y tenez absolument, je me rends à votre désir. Le petit Jack m'a beaucoup plu. Je consens à le recevoir parmi nos élèves...

- Oh ! monsieur le supérieur...

- Mais, à deux conditions.

- Je suis prête à les accepter toutes.

- La première, c'est que, jusqu'au jour où votre position sera régularisée, l'enfant passera ses congés, ses vacances même, dans notre maison, et ne rentrera plus dans la vôtre.

- Mais il en mourra, mon Jack, de ne plus voir sa mère.

- Oh ! vous pourrez venir l'embrasser aussi souvent que vous voudrez. Seulement, et c'est là notre seconde condition, vous ne le verrez jamais au parloir, mais ici, dans mon cabinet, où j'aurai soin que vous ne soyez pas rencontrée.

Elle se leva toute frémissante.

Cette idée qu'elle ne pourrait jamais entrer au parloir, se mêler à cette charmante confusion du jeudi, où l'on se fait gloire de la beauté de son enfant, de la richesse de sa mise et du coupé qui vous attend à la porte, qu'elle ne pourrait pas dire à ses amies : « J'ai salué hier chez les Pères M<sup>me</sup> de C... ou M<sup>me</sup> de V... », de vraies madames, qu'il lui faudrait venir en cachette embrasser son Jack à l'écart, tout cela la révoltait à la fin.

Le malin prêtre avait frappé juste.

- Vous êtes cruel avec moi, monsieur l'abbé ; vous m'obligez à refuser ce dont je vous remerciais tout à l'heure comme d'une grâce ; mais j'ai ma dignité de mère et de femme à garder. Vos conditions sont inacceptables. Et que penserait mon enfant de...

Elle s'arrêta en voyant là-bas, derrière la vitre, une petite frimousse blonde qui regardait, animée par l'air vif du dehors et par une fièvre d'inquiétude. Sur un signe de sa mère, l'enfant entra bien vite :

- Oh ! maman, comme tu es gentille... On avait beau me dire non... Je croyais que tu étais partie.

Elle lui prit la main brusquement :

- Tu partiras avec moi, lui dit-elle, on ne veut pas de nous ici.

Et elle sortit à grands pas, droite, fière, entraînant l'enfant stupéfait de ce départ inattendu qui ressemblait à une fuite. À peine avait-elle répondu par un signe de tête au salut respectueux du bon père qui s'était levé, lui aussi ; mais, malgré sa précipitation, elle ne s'enfuit pas assez vite pour empêcher son Jack d'entendre une voix douce murmurer derrière lui : « Pauvre enfant !... Pauvre enfant !... » avec un accent, une compassion qui lui alla jusqu'au cœur.

On le plaignait... Pourquoi ?...

Il y pensa souvent depuis.

Le recteur ne s'était pas trompé.

M<sup>me</sup> la comtesse Ida de Barancy était une comtesse pour rire.

Elle ne s'appelait pas de Barancy, peut-être pas même Ida. D'où venait-elle ? Qui était-elle ? Qu'y avait-il de vrai dans toutes ces histoires de noblesse dont elle était obsédée ? Personne n'aurait pu le dire. Ces existences compliquées ont des fortunes si diverses, tant de dessous, un passé si long et si accidenté, qu'on n'en connaît jamais que le dernier aspect. On dirait ces phares tournants qui ont de longues alternatives d'ombre entre les éclats intermittents de leur feu.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'était pas Parisienne, qu'elle arrivait d'un chef-lieu quelconque dont elle gardait encore l'accent, ne savait rien de Paris et manquait absolument de genre, au dire de M<sup>lle</sup> Constant, sa femme de chambre.

« Cocotte de province... », disait celle-ci dédaigneusement.

Comme renseignement, c'était un peu vague.

Il est vrai qu'au Gymnase, un soir, deux négociants lyonnais avaient cru la reconnaître pour une certaine Mélanie Favrot, qui tenait jadis un établissement de « gants et parfumerie » place des Terreaux ; mais ces messieurs s'étaient trompés et s'excusèrent beaucoup. Un autre jour, un officier du troisième hussards s'avisa de la prendre pour une nommée Nana qu'il avait connue huit ans auparavant à Orléansville. Celui-là aussi fit les mêmes excuses, ayant fait la même erreur. Il y a vraiment des ressemblances bien impertinentes.

Pourtant, M<sup>me</sup> de Barancy avait beaucoup voyagé et ne s'en cachait pas ; mais bien sorcier celui qui eût démêlé quelque chose de clair, de positif, dans le flot de paroles qu'elle débitait à tout propos sur son origine ou sur sa vie. Un jour, Ida était née aux colonies, parlait de sa mère, une créole ravissante, de ses plantations, de ses négresses ; une

autre fois, elle était Tourangelle, avait passé son enfance dans un grand château au bord de la Loire. Et des détails, des anecdotes, un dédain merveilleux de rattacher ensemble toutes ces pièces décousues de son existence !

Comme on a pu le voir, dans ces récits fantastiques la vanité dominait, une vanité de perruche verte et bavarde. La noblesse, la fortune, l'argent, les titres, elle ne sortait pas de là.

Riche, certainement elle l'était, ou du moins très richement entretenue. On venait de lui louer un petit hôtel boulevard Haussmann. Elle avait là chevaux, voitures, de fort beaux meubles d'un goût douteux, trois ou quatre domestiques, et l'existence vide, oisive, promenant, de ses pareilles, avec peut-être en plus un petit air honteux, un manque d'aplomb que la province, qui se défend mieux que Paris contre les femmes d'un certain monde, lui avait sans doute communiqué. Cela, et aussi sa fraîcheur réelle, souvenir probable d'une enfance au grand air, la mettait à part dans le courant parisien, où d'ailleurs elle n'avait pas encore sa place, étant tout nouvellement arrivée.

Tous les huit jours, un homme entre deux âges, grisonnant et distingué, venait la voir. En parlant de lui, Ida disait « Monsieur » avec un tel air de majesté, qu'on se serait cru à la cour de France, du temps où l'on appelait ainsi le frère du roi. L'enfant disait simplement « bon ami ». Les domestiques annonçaient bien haut « M. le comte » celui qu'entre eux ils appelaient plus familièrement « son vieux ».

Son vieux devait être très riche, car madame ne regardait à rien, et il y avait un *coulage* énorme dans la maison, que dirigeait M<sup>lle</sup> Constant, une femme de chambre factotum, seule et véritable influence du logis. C'était cette Constant qui donnait à sa maîtresse des adresses de fournisseurs, qui guidait son inexpérience de la vie parisienne et de la bonne société ; car, avant tout, le rêve,

le désir de cette déclassée, désir qui lui était venu sans doute avec la fortune, était de passer pour une femme comme il faut, distinguée, noble, irréprochable.

Aussi l'on s'imagine dans quel état l'accueil du père O... l'avait mise et si elle sortit de là la rage au cœur.

Un élégant coupé de maître l'attendait à la porte de l'institution. Elle s'y précipita avec son enfant plutôt qu'elle n'y monta, gardant juste assez de force pour dire d'un ton ferme : « À l'hôtel ! » de façon à être entendue d'un groupe de prêtres qui causaient sur le perron et s'étaient vivement écartés devant ce tourbillon de fourrures et de cheveux bouclés.

Par exemple, dès que la voiture fut en route, la malheureuse se renversa dans un coin, non plus avec sa coquette pose de promenade, mais affaissée, en larmes, étouffant ses sanglots et ses cris dans les capitons de soie.

Quelle honte !... Dire qu'on avait refusé de prendre son enfant et que du premier coup ce prêtre avait découvert sa situation à elle, qu'elle croyait si bien déguisée sous toutes ces apparences luxueuses et menteuses de femme du monde et de mère irréprochable !

Ça se voyait donc ce qu'elle était !

À tout moment, le regard fin du recteur que sa fierté blessée remettait en face d'elle comme un supplice intolérable, lui faisait monter, rien que de souvenir, des chaleurs, des rougeurs subites. Elle se rappelait son bavardage, tous ses mensonges débités en pure perte, et ce sourire, ce sourire incrédule devant lequel elle n'avait pas su s'arrêter, et qui dès le premier mot l'avait si complètement devinée.

Immobile et muet dans l'autre coin de la voiture, Jack regardait sa mère tristement, sans rien comprendre à son désespoir, sinon qu'elle avait de la peine à cause de lui. Il se sentait vaguement coupable, le cher petit ; mais au fond de cette tristesse, il y avait aussi la grande joie de n'être pas entré à la pension.



Pensez donc ! Depuis quinze jours on ne parlait plus que de ce Vaugirard. Sa mère lui avait fait promettre de ne pas pleurer, d'être bien sage. Bon ami l'avait catéchisé. Constant avait acheté le trousseau. Tout était prêt, décidé. Il ne vivait plus qu'en tremblant à l'idée de cette prison où tout le monde le poussait. Et voilà qu'au dernier moment on lui faisait grâce.

Oh ! si sa mère n'avait pas eu tant de chagrin, comme il l'aurait remerciée, comme il aurait été heureux de se sentir là, tout près d'elle, tapi dans les fourrures de ce petit coupé où ils avaient fait de si bonnes promenades, où ils allaient pouvoir en faire encore ! Et Jack se rappelait les après-midi au Bois, les longues courses délicieuses à travers ce Paris boueux et transi, si nouveau pour eux, et dont ils étaient aussi curieux l'un que l'autre. Un monument au passage, le moindre incident de la rue, tout les réjouissait.

- Regarde, Jack...

- Regarde, maman...

C'était comme deux enfants. On voyait en même temps à la portière les grandes boucles blondes du petit et le visage étroitement voilé de la mère...

Un cri désespéré de M<sup>me</sup> de Barancy arracha brusquement l'enfant à tous ces bons souvenirs.

- Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait, disait-elle en se tordant les mains, qu'est-ce que j'ai fait pour être si malheureuse ?

Cette exclamation resta naturellement sans réponse, car ce qu'elle avait fait, le petit Jack l'ignorait pour le moins autant qu'elle. Alors, ne sachant que lui dire, comment la consoler, timidement il lui prit la main et la serra contre ses lèvres avec ferveur, comme un véritable amoureux.

Elle tressaillit, le regarda d'un air égaré :

- Ah ! cruel, cruel enfant, que de mal tu m'as fait depuis que tu es au monde !

Jack pâlit :

- Moi ?... Je t'ai fait du mal ?

Il ne connaissait, n'aimait qu'un seul être sur la terre, sa mère. Il la trouvait belle, bonne, incomparable. Et sans le vouloir, sans le savoir, il lui avait fait du mal.

Le pauvre petit, à cette idée, eut une crise de désespoir, lui aussi, mais d'un désespoir muet, comme si après la douleur bruyante dont il venait d'être témoin il eût ressenti une pudeur à manifester son chagrin. C'étaient des tremblements, des sanglots étouffés, un spasme nerveux.

La mère eut peur, le prit dans ses bras :

- Mais non, mais non, c'est pour rire... Oh ! le grand bébé !... Est-ce que l'on est sensible comme cela ?... Voyez-vous ce câlin avec ses longues jambes, qui se fait bercer comme un poupon !... Non, mon petit Jack, tu ne m'as jamais fait de mal... C'est moi qui suis folle de te mêler à des histoires pareilles... Voyons, ne pleure plus... Est-ce que je pleure, moi ?

Et l'étrange créature, oublieuse de sa douleur passée, riait franchement pour faire rire son Jack. C'était un des privilèges de cette nature mobile, tout en surface, de ne pas garder longtemps une impression quelconque. Chose singulière, les larmes qu'elle venait de verser n'avaient fait que lui donner plus d'éclat encore et de jeunesse, comme une ondée glissant sur le plumage des tourterelles le lustre et l'éclaircit sans seulement le pénétrer.

- Où sommes-nous donc ? dit-elle tout à coup en abaissant la glace pleine de buée... Déjà la Madeleine... Comme nous sommes venus vite... Tiens ! si nous nous arrêtons chez chose... tu sais, le fameux pâtissier... Allons ! essuie tes yeux, petit bêta... Je vais te payer des meringues.

Ils descendirent à la pâtisserie espagnole, très à la mode à ce moment-là.

Il y avait foule.

Les étoffes, les fourrures se frôlaient, se pressaient avec une hâte d'appétit, et les figures de femmes, le voile relevé à la hauteur des yeux, se reflétaient aux miroirs de la boutique entourés d'or et de moulures couleur de crème, parmi toutes sortes de reflets joyeux, le blanc laiteux des soucoupes, le cristal des verres, la variété des confiseries.

M<sup>me</sup> de Barancy et son enfant furent très regardés. Cela la charma. Ce petit succès, joint à la crise de tout à l'heure, lui fit dévorer une quantité de meringues, de nougats, le tout arrosé d'un doigt de vin d'Espagne. Jack l'imitait, mais avec plus de modération, son gros chagrin de tantôt ayant empli son petit cœur de soupirs comprimés et de larmes non répandues.

Quand ils sortirent de là, le temps était si beau, quoique froid, le marché de la Madeleine mettait dans l'air un si doux parfum de violettes, qu'Ida voulut revenir à pied et renvoya la voiture. Alertement, mais de ce pas un peu lent des femmes habituées à se laisser admirer, elle se mit en route, tenant Jacques par la main. La marche à l'air vif, la vue des magasins qu'on commençait à éclairer achevèrent de lui rendre sa belle humeur.

Puis, subitement, devant je ne sais quel étalage plus scintillant que les autres, l'idée d'un bal masqué où elle devait aller le soir, bal précédé d'un dîner au cabaret, lui revint à l'esprit.

- Miséricorde !... Et moi qui n'y pensais plus... Vois, mon petit Jack, comme je suis étourdie... vite, vite.

Il lui fallait des fleurs, un bouquet, quelques menus objets oubliés. Et l'enfant, dont cette futilité avait toujours été la vie, qui ressentait presque autant qu'elle-même le charme subtil de ces élégances, la suivait en sautillant, animé par l'idée de cette fête qu'il ne devait pas voir. C'était une de ses joies, la toilette de sa mère, la beauté de sa mère, cette attention admirative qu'elle soulevait sur son passage.

- Ravissant... ravissant !... vous m'enverrez cela chez moi, boulevard Haussmann.

M<sup>me</sup> de Barancy jetait sa carte, sortait, parlait à Jack avec exubérance de ces achats. Puis elle prenait un air grave :

- Surtout, rappelle-toi ce que je t'ai recommandé. Il ne faudra pas dire à bon ami que je suis allée à ce bal... C'est un secret... Sapristi ! déjà cinq heures... C'est Constant qui va me gronder !...

Elle ne se trompait pas.

Sa camériste-factotum, une grande et forte personne d'une quarantaine d'années, hommasse et laide, se précipita à sa rencontre, dès qu'elle l'entendit rentrer.

« Le costume était là... Il n'y avait pas de bon sens de revenir si tard... Madame ne serait pas prête... On ne pourrait jamais l'habiller en si peu de temps. »

- Ne me gronde pas, ma bonne Constant... Si tu savais ce qui m'arrive... tiens ! regarde.

Et elle lui montra l'enfant. Le factotum parut indigné :

- Comment ! monsieur Jack... vous êtes revenu ?... C'est très mal, monsieur, après ce que vous aviez promis. Il faudra donc vous y faire conduire par les gendarmes, à cette école... Aussi, voilà ! votre maman est trop bonne.

- Mais non, ce n'est pas lui. Ce sont ces prêtres de là-bas qui n'ont pas voulu... Comprends-tu ça ? me faire cet affront, à moi... à moi !...

Là-dessus les larmes lui revinrent, et elle recommença à demander à Dieu ce qu'elle avait fait pour être si malheureuse. Joignez à cela les meringues, le vin d'Espagne, la chaleur de l'appartement. Elle se trouva mal.

Il fallut la porter sur son lit, déboucher des flacons de sels, d'éther, pour la ranimer. M<sup>lle</sup> Constant s'acquittait de tous ces soins en femme qui connaît ces sortes de crises, allait et venait dans la chambre, ouvrait, fermait les

armoires avec ce beau sang-froid que donne l'expérience, et de l'air de dire : « Ça passera. »

Tout en fonctionnant, elle parlait seule :

- Quelle idée aussi de mener cet enfant chez les Pères... Comme si c'était un pensionnat pour lui, dans sa position... Ça ne serait pas arrivé, bien sûr, si on m'avait un peu consultée... C'est moi qui ne serais pas embarrassée pour lui en trouver une pension, et une bonne !...

Jack, tout effaré de voir sa mère dans cet état, s'était rapproché du lit et la regardait anxieusement, lui demandant pardon du fond du cœur de ce chagrin dont il était la cause.

- Allons ! ôtez-vous de là, monsieur Jack... Votre maman est guérie... Il faut que je l'habille.

- Comment ! Constant, tu veux que j'aie à ce bal !... j'ai si peu de cœur à m'amuser...

- Bah ! laissez donc, je vous connais... Il n'y paraîtra plus dans cinq minutes... Regardez-moi ce joli costume de Folie, et ces bas de soie rose, et votre petit bonnet à grelots...

Elle avait pris le costume, l'étafait, faisait sonner et reluire tout ce clinquant auquel Ida ne résista pas.

Pendant qu'on habillait sa mère, Jack s'en alla dans le boudoir, tout seul, sans lumière.

L'ombre emplissait la pièce coquette, ouatée, encombrée, où le prochain réverbère du boulevard jetait une lueur vague. Tristement, le front appuyé à la vitre, il se mit à penser à cette journée d'émotions ; et peu à peu, sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, il se sentit devenir « le pauvre enfant » dont ce prêtre parlait avec tant de commisération.

C'est si singulier de s'entendre plaindre alors qu'on se croit heureux. Il y a donc des malheurs tellement bien cachés que ceux qui en sont la cause ou la victime ne les devinent même pas !

La porte s'ouvrit. Sa mère était prête :

- Entrez, monsieur Jack... et venez voir si c'est beau...

Oh ! quelle charmante Folie, rose et argent, toute en satin ! Quel joli bruissement de paillons elle agitait au moindre mouvement !

L'enfant regardait, admirait, et la mère, poudrée, légère, vaporeuse, sa marotte à la main, riait à Jack, se riait à elle-même dans sa psyché, sans s'inquiéter autrement de ce qu'elle avait fait au bon Dieu pour être si malheureuse. Puis Constant lui jeta sur les épaules une chaude sortie de bal et l'accompagna jusqu'à la voiture, pendant que Jack, appuyé à la rampe, regardait descendre sur le tapis de l'escalier, vifs et remuants comme si la danse les agitait déjà, ces deux petits souliers roses brodés d'argent qui entraînaient sa mère loin, bien loin de lui, à des bals où on n'emmène pas les enfants. Au dernier tintement des grelots, il rentra, tout désœuvré, et, pour la première fois de sa vie, inquiet de cet abandon où il se trouvait presque tous les soirs.

Quand M<sup>me</sup> de Barancy dînait dehors, Jack restait confié à M<sup>lle</sup> Constant.

- Elle dînera avec toi, disait la mère.

On mettait deux couverts dans la salle à manger, que l'enfant trouvait bien grande ces jours-là ; mais, le plus souvent, Constant, qui se divertissait fort peu de ce tête-à-tête avec le gamin, descendait leurs deux couverts à la cuisine, et l'on dînait dans le sous-sol en compagnie des autres domestiques.

Une vraie bombance.

Le gâchis se montrait là dans toute l'abondance de la table tachée de graisse et la gaieté désordonnée des convives. Naturellement, le factotum présidait et ne se gênait pas pour égayer l'assistance des aventures de sa maîtresse, à mots couverts, pourtant, et de façon à ne pas effaroucher le petit.

Ce soir-là il y eut dans le sous-sol une grande discussion à propos du refus éprouvé à Vaugirard. Augustin, le cocher, déclara que c'était tant mieux, que ces gens-là auraient fait de l'enfant « un jésuite, un tartufe. »

M<sup>lle</sup> Constant protesta contre le mot. Elle ne « faisait pas sa religion », c'est vrai, mais elle ne voulait pas qu'on en dît du mal. Alors la discussion tourna, au grand désappointement de Jack, qui écoutait de toutes ses petites oreilles, espérant toujours apprendre pourquoi ce prêtre, qui paraissait si bon, n'avait pas voulu de lui.

Pour le moment, il n'était plus question de Jack ni de sa mère, mais des convictions religieuses de chacun. Le cocher Augustin, après boire, en avait d'assez singulières... Son bon Dieu, à lui, c'était le soleil... Il n'en connaissait pas d'autre...

- J'suis comme les éléphants, j'adore le soleil !... répétait-il sans cesse avec une obstination d'ivrogne.

À la fin, on lui demanda où il avait vu ça que les éléphants adoraient le soleil.

- J'ai vu ça, une fois, sur une photographie ! dit-il d'un air majestueusement abruti.

Sur quoi M<sup>lle</sup> Constant le traita d'impie et d'athée, pendant que la cuisinière, une grosse Picarde, pleine d'astuce paysanne, leur répétait à tous les deux :

- Écoutaî, vous avai tort... Faut pas disputaî la craïance...

Et Jack ?... Que faisait-il pendant ce temps-là ?

Tout au bout de la table, alourdi par l'atmosphère des fourneaux et l'interminable discussion de ces brutes, il s'endormait, le visage appuyé sur son bras, et ses boucles blondes répandues sur sa manche de velours. Dans ce trouble qui précède le sommeil assis, fatigant et désagréable, il entendait chuchoter les trois voix des domestiques... Maintenant il lui semblait qu'on parlait de lui ; mais c'était loin, bien loin, dans le brouillard.

- À qui qu'il est donc, ce chéri ? demanda la voix de la cuisinière.

- Je n'en sais rien, répondait Constant, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne peut pas rester ici et qu'elle m'a chargée de lui trouver un pensionnat.

Entre deux hoquets, le cocher bégaya :

- Attendez donc, attendez donc. J'en connais un fameux, moi, de pensionnat, et qui ferait joliment votre af... votre affaire. Ça s'appelle le collège... non, pas le collège... le gy... le gymnase Moronval. Mais, quoique ça, c'est tout de même un collège. Quand j'étais chez les Saïd, chez mes Égyptiens, c'est là que je conduisais le petit ; même que le marchand de soupe, une espèce de mal blanchi, me donnait toujours des prospectus. Je dois en avoir encore un...

Il chercha dans son portefeuille, et parmi les paperasses fanées qu'il étala sur la table, il en saisit une plus crasseuse encore que les autres.

- Voilà ! dit-il d'un air de triomphe.

Il déplia le prospectus, et commença à lire, ou plutôt à épeler péniblement :

« *Gy... Gymnase... Moronval... dans le... le...*

- Donnez-moi ça, dit mademoiselle Constant ; et, lui prenant le papier des mains, elle lut tout d'une traite :

*Gymnase Moronval, 25, avenue Montaigne. - Dans le plus beau quartier de Paris. - Institution de famille. - Grand jardin. - Nombre d'élèves limité. - Cours de prononciation française par la méthode Moronval-Decostère. - Rectification d'accents étrangers ou de province. - Correction des vices de prononciation de tout genre par la position des organes phonétiques...*

Mademoiselle Constant s'interrompit pour respirer et dit aux autres :

- Mais cela me paraît très convenable.

- Je craî ben !... fit la Picarde, qui ouvrait des yeux tout ronds.



- ... *Des organes phonétiques... Lecture expressive à haute voix, principes d'articulation et de respiration.*

La lecture du prospectus continua ; mais Jack s'était endormi et n'entendait plus rien.

Il rêvait.

Oui, pendant que son avenir s'agitait autour de cette immonde table de cuisine ; pendant que sa mère, en Folie rose, s'amusait comme une folle on ne sait où, lui rêvait de ce prêtre de là-bas et de cette voix pénétrante et douce qui avait dit :

« Pauvre enfant !... »

## II

### ***Le gymnase Moronval***

Avenue Montaigne, 25, *dans le plus beau quartier de Paris*, disait le prospectus Moronval.

On ne peut nier, en effet, que l'avenue Montaigne ne soit située dans un des plus beaux quartiers de Paris, au centre des Champs-Élysées, et qu'elle ne soit aussi fort agréable à habiter, horizonnée d'un bout par les quais de la Seine et de l'autre par les jets d'eau bordés de fleurs du rond-point. Mais elle a l'aspect disparate, composite, d'une voie tracée à la hâte, et encore inachevée.

À côté des grands hôtels ornant leurs angles arrondis de glaces sans tain, de rideaux de soie claire, de statuettes dorées, de jardinières rustiques, ce sont des logements d'ouvriers, des masures où retentissent les marteaux des charrons et des maréchaux-ferrants. Il y a là tout un reste de faubourg que les violons de Mabilie animent, le soir, d'un bruit de riche guinguette. À cette époque, on voyait même dans l'avenue, et je pense qu'ils existent encore aujourd'hui, deux ou trois passages sordides, vieux souvenir de l'ancienne allée des Veuves et dont l'aspect

misérable faisait un singulier contraste avec les splendeurs environnantes.

Une de ces ruelles s'ouvrait au numéro 35 de l'avenue Montaigne, et s'appelait le passage des Douze-Maisons.

Des lettres dorées sur le fronton de la grille ogivale du passage annonçaient très pompeusement que l'institution Moronval était située à cet endroit. Mais sitôt la grille franchie, on mettait le pied dans cette boue noire, infecte, indestructible, que les démolitions et les constructions récentes déversent autour d'elles, une boue de terrain vague. Le ruisseau, au milieu du passage, le réverbère coupant l'espace, et, de chaque côté, des garnis borgnes, des bâtisses complétées de vieilles planches, vous reportaient à quarante ans en arrière et à l'autre bout de Paris, vers La Chapelle ou Ménilmontant.

De ces espèces de chalets, que des galeries couvertes, des balcons, des escaliers extérieurs, mettaient en relation directe avec la rue, débordaient du linge étendu, des cages à lapins, un fouillis d'enfants en guenilles, des chats maigres, des pies apprivoisées.

On s'étonnait aussi qu'en si peu de place il pût grouiller une telle population de palefreniers anglais, de domestiques marrons, tant de vieilles livrées, de loques, de gilets rouges et de casquettes à carreaux. Ajoutez que, chaque soir, au coucher du soleil, rentraient là - leur journée finie - les loueuses de chaises, la voiture aux chèvres, des montreurs de Guignol, des marchands d'oublies ou de chiens rares, des mendiants de toutes sortes, les petits nains de l'Hippodrome avec leurs poneys microscopiques et leur réclame-écriteau, et vous aurez une idée de ce passage singulier posé, comme une coulisse encombrée et sombre, derrière le beau décor des Champs-Élysées, entouré du roulement sourd des voitures, des arbres verts, du luxe calme de ces grandes avenues dont il semblait l'envers misérable et turbulent.

Au milieu de cet ensemble pittoresque, le gymnase Moronval n'était pas déplacé.

Plusieurs fois par jour, un mulâtre de haute taille, très maigre, les cheveux plats tombant sur les épaules, coiffé d'un chapeau de quaker à larges bords posé en arrière comme une auréole, traversait le passage d'un air affairé, suivi d'une demi-douzaine de petits diables dont les teints variaient du cuivre clair au noir le plus intense, et qui, vêtus d'uniformes râpés de collégiens mal tenus, hâves, dégingandés, semblaient faire partie de quelque corps de troupe en révolte dans une armée des colonies.

Le directeur du gymnase Moronval promenait ses « petits pays chauds », comme il les appelait, et les allées et venues de cette pension polychrome, le décousu de ses occupations, la tournure étonnante des professeurs, complétaient bien la physionomie étrange du passage des Douze-Maisons.

Certainement, si madame de Barancy était venue elle-même conduire son enfant au gymnase, la vue de cette cour des Miracles, qu'il fallait traverser pour arriver à l'institution, l'aurait épouvantée, et jamais elle n'eût consenti à laisser son « cher petit être » dans un pareil cloaque. Mais sa visite aux Jésuites avait été si malheureuse, l'accueil si différent de celui qu'elle attendait, que la pauvre créature, très timide au fond et facile à décontenancer, avait craint quelque humiliation nouvelle et laissé à mademoiselle Constant, sa femme de chambre, le soin de placer Jack dans le pensionnat que les gens de l'office venaient de lui choisir.

Ce fût par une triste matinée froide et neigeuse que la voiture d'Ida s'arrêta avenue Montaigne, en face de l'enseigne dorée du gymnase Moronval.

Le passage était désert, le réverbère grinçait sur sa corde, et les ais des mesures, les paperasses qui leur servaient de carreaux, tout avait l'aspect moisi, disjoint,

effondré, que donne une inondation récente ou le voisinage d'un canal dont les quais sont encore à faire.

Le hardi factotum s'avavançait bravement, l'enfant d'une main, un parapluie de l'autre.

À la douzième maison, on s'arrêta.

C'était tout au bout du passage, à l'endroit où il se rétrécit encore pour gagner la rue Marbœuf entre deux hautes murailles. Quelques branches noires et maigres grelottaient au-dessus d'une porte verte déteinte.

Une certaine propreté annonçait le voisinage de l'aristocratique institution, et les écailles d'huîtres, les vaisselles cassées, les vieilles boîtes à sardines défoncées et vides étaient soigneusement écartées du portail vert, massif, solide et défiant comme s'il eût donné accès dans une prison ou un couvent.

Le grand silence qui, du dehors, semblait rendre plus vastes les bâtiments et les jardins du gymnase, fut traversé soudain par le vigoureux coup de cloche de mademoiselle Constant.

Jack en eut froid au cœur, de ce coup de cloche ; et, dans le jardin, les moineaux groupés sur un seul arbre avec cet instinct de l'association qui leur vient en hiver quand la graine est rare, s'envolèrent tout effarés sur le revers du toit voisin.

Personne ne vint ouvrir, cependant ; mais on entendit chuchoter derrière les lourds battants ; et au petit guichet grillé, découvert dans l'épaisseur de la porte, une face noire s'étala, lèvres lippues, gros yeux étonnés, sourire silencieux.

- Le gymnase Moronval !... demanda l'imposant factotum de madame de Barancy.

La tête crépue avait fait place à un type différent, mandchou ou tartare, avec des petits yeux bridés, des pommettes fortes, un crâne étroit et pointu. Ensuite un métis, couleur café au lait, vint à son tour, curieux et souriant ; mais la porte restait close, et mademoiselle

Constant commençait à s'impatienter, quand une voix suraiguë cria du lointain : « Voulez-vous bien *ouvi*, tas de macaques !... »

Aussitôt les chuchotements redoublèrent, bizarres, accentués. Il y eut des tours de clef précipités dans toutes les rouilles de la serrure, puis des jurons, des coups, une bousculade terrible ; et la porte s'étant enfin ouverte, Jack vit des dos de collégiens qui fuyaient dans tous les sens aussi épouvantés que les moineaux de tout à l'heure.

Il ne restait plus à l'entrée qu'un grand mulâtre maigre, dont la cravate blanche enroulée plusieurs fois autour de son cou pelé faisait paraître la figure encore plus noire et plus terreuse.

M. Moronval pria mademoiselle Constant de vouloir bien entrer, lui offrit son bras, et l'on traversa un jardin assez grand, mais dont les allées défoncées, les bordures détruites s'attristaient encore de la teinte uniforme et sombre de l'hiver.

Plusieurs corps de logis, dispersés, bizarres de formes, s'espacèrent au milieu de pelouses défuntes. Le gymnase était, paraît-il, une ancienne photographie hippique, aménagée par M. Moronval en maison d'éducation. Il y avait, entre autre, une grande rotonde vitrée, sablée, qui servait aux élèves de salle de récréation, et dont les carreaux, disposés comme ceux d'une serre, en partie cassés ou fêlés, étaient traversés d'innombrables bandes de papier.

Dans une allée, on rencontra un petit nègre en gilet rouge, armé d'un grand balai et d'un seau à charbon. Il s'effaça timidement, respectueusement devant M. Moronval, qui lui dit très vite en passant :

- Feu au salon !

Le nègre eut l'air aussi effaré, aussi stupéfié, que si on venait de lui annoncer que le feu avait pris au salon, tandis qu'on lui commandait simplement d'en allumer bien vite.

Et ce n'était pas là un ordre inutile.

Rien de plus froid que ce grand parloir dont le carreau déteint et passé à la cire vous donnait l'impression d'un lac gelé et glissant. Les meubles eux-mêmes paraissaient se préserver de cette température polaire, empaquetés dans de vieilles housses à peu près faites pour eux, et où ils s'enveloppaient tant bien que mal comme des malades d'hôpital dans leurs robes de chambre d'uniforme.

Mais mademoiselle Constant ne voyait ni le délabrement des murs, ni la nudité de ce grand salon qui ressemblait à un couloir en partie vitré, la photographie hippique ayant laissé, de son passage dans ces bâtiments disparates, une abondance de lumière froide dont on se serait bien privé.

La femme de chambre était tout au plaisir de faire la dame, de se donner de l'importance.

Elle rayonnait, trouvait que les enfants devaient être très bien là, au bon air, comme à la campagne.

- Tout à fait comme à la campagne..., répondait Moronval en se dandinant.

Il y eut un moment de trouble, d'installation, comme il arrive dans les logis pauvres où les visiteurs ont toujours l'air d'effaroucher une masse d'atomes invisibles.

Le négrillon apprêtait le feu. M. Moronval cherchait un tabouret pour la noble étrangère. Enfin madame Moronval, née Decostère, que l'on était allé prévenir, fit son entrée avec un salut prétentieux. Cette petite, très petite femme, à longue tête blafarde, tout en front et en menton, devait être vaguement contrefaite. Elle se présentait toujours de face, très droite, sans perdre un pouce de sa petite taille, comme pour dissimuler ce je ne sais quoi de trop qu'elle se savait entre les épaules. Du reste fort aimable, empressée et digne.

Elle appela l'enfant près d'elle, caressa ses grands cheveux, trouva ses yeux fort beaux.

- Les yeux de sa mère..., ajouta effrontément Moronval en regardant mademoiselle Constant.